

PLAN

TROISIEME PARTIE

L'île d'Elbe

Le voyage, la traversée

Les nuages très noirs dans le ciel

L'odeur

L'incendie qui a eu lieu la nuit précédente d'une usine de chocolat, l'odeur âcre, prégnante, de la mort, ou du chocolat

Portoferraio en automne

Prendre un hôtel, ou ouvrir la maison.

L'enterrement de Maurizio (complètement raté, on arrive quand tous est fini, les condoléances durent à peine deux minutes sur le bord de la route, les portières de la vieille camionnette break de son père encore ouvertes. On embrasse les deux fils de Maurizio, on salue la famille qu'on ne connaît pas, et tout le monde remonte dans les voitures, se disperse).

Le fils aîné

L'intrigue, le fils cadet impliqué dans l'incendie — criminel ? — de l'usine de chocolat, racket, mafia.

Le dîner le soir avec Marie à la Rivercina.

La maison silencieuse. Le vent, le froid, l'humidité.

L'automne à l'île d'Elbe.

Nos journées, notre état d'esprit.

Le 1er novembre.

Le caveau de son père.

Le cimetière, grande scène elle m'annonce qu'elle est enceinte.

Sa nudité

Marie et le sperme (?)

Le sperme, les semis, la semence

La fin de sa grossesse, son accouchement. Finir sur cette naissance (?)

PLAN/ TRANSITION (voir variante introduction vernissage)

Attente au café de la Mairie

Je continuais d'attendre Marie dans ce café de la place Saint-Sulpice, et je songeais à l'année écoulée, à notre récent séjour à l'île d'Elbe et au voyage que nous avons fait ensemble au Japon au début de l'année. C'est là que tout avait commencé, au Japon, au début de cette année, c'est là que nous avons rompu, c'est dans cette chambre de ce grand hôtel de Shinjuku que nous nous étions vus pour la dernière fois, pendant notre séjour au Japon, mais je confonds peut-être, n'est-ce pas plutôt lors d'une de nos visites de repérage au *Contemporary Art Space* de Shinagawa que j'avais soudain disparu pour m'enfuir quelques heures plus tard à Kyoto sans la prévenir. Car, si nous étions partis ensemble à Tokyo lors de ce voyage, nous sommes rentrés séparément, Marie et moi, chacun pour soi, sans plus se parler, sans presque plus se faire signe. J'avais ensuite déménagé à mon retour à Paris et nous ne nous étions plus revus, ou à peine, de tout le printemps, jusqu'à cette nuit tragique de juin, la nuit de la mort de Jean-Christophe de G.

Mais ce que Marie ignorait — et qu'elle ignore toujours — c'est que j'étais présent, moi aussi, le soir du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space de Shinagawa*.

EPISODE DU VERNISSAGE A TOKYO

J'attendis Marie très longtemps au café de la Mairie de la place Saint-Sulpice en ce jeudi soir de la fin octobre

Suite

DEBRIS

La foule, en-dessous de moi, semblait figée autour de Marie, à l'arrêt, comme dans l'attente de quelque signal invisible qui leur eût donné l'autorisation de pouvoir recommencer à bouger, et puis Marie se ressaisit, fit un pas de côté et le petit cercle qui l'entourait, resté un instant interdit, se remit en mouvement et la foule s'anima de nouveau, comme les glaces d'une banquise qui se met à fondre lentement.

Mais qu'est-ce que longtemps à l'échelle d'une minute — de deux minutes, trois minutes tout au plus, c'est à dire le temps que je restai là sur le toit, penché sur ce hublot qui donnait sur la salle d'exposition, avant de redescendre et de quitter le musée par une porte de service qui donnait dans le mur d'enceinte.

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je regardais Marie évoluer sous moi derrière la vitre. Je me rendis compte alors qu'à force de l'observer, je pouvais deviner certaines phrases qui se dessinaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une situation évidente à interpréter, comme quand je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi de ses lèvres, un muet "*nice to meet you*" qu'elle adressait avec une cordialité retenue à quelque personne qu'on lui présentait. Je continuais de la regarder, et je me mis à concentrer mes regards plus précisément sur ses lèvres, à étudier attentivement les mouvements de sa bouche — ses déplacements labiaux, la position de sa langue — pour essayer de deviner ce qu'elle disait, à défaut de pouvoir le lire précisément. Je ressentais en même temps une inquiétude diffuse à l'observer ainsi à son insu, craignant soudain de surprendre sur ses lèvres quelque vérité secrète que je n'aurais jamais dû apprendre, un aveu involontaire qui aurait pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer. Avec crainte, avec une appréhension croissante à mesure que je l'épiais, je m'imaginais soudain être témoin d'une révélation bouleversante, qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances encore récentes de notre rupture, quelque chose d'intime, et de privé, mais la seule phrase que je pus déchiffrer sur ses lèvres ne m'apprit rien de particulier sur son état d'esprit., quoique, très indirectement, on pouvait la rapporter à notre rupture. Non, cette phrase, la seule phrase complète et intelligible que je pus lire ce soir-là sur ses lèvres, qu'elle avait dite d'un coup, dans un élan spontané, les yeux brillants, avec la sorte de franchise enjouée et souveraine qui la caractérise, c'est : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque."

A genoux sur le toit, j'observais Marie

A genoux sur le toit, j'observais Marie et je murmurai doucement son nom dans la nuit, je bougeai les lèvres, mais aucun son ne sortit de ma bouche, seulement une légère buée, une haleine hésitante que je vis stagner un instant devant moi dans l'air sombre. Alors, remuant de nouveau tout doucement les lèvres en regardant intensément Marie en contrebas, j'articulai muettement les mots "je t'aime", je le dis douloureusement, je le dis tendrement. Aucun son ne sortit de ma bouche cette fois-ci non plus, mais mes lèvres avaient de nouveau bougé, et, quand elles s'étaient

entrouvertes, une nouvelle bouffée de buée s'était échappée de mes lèvres, flottante, évanescence, qui contenait l'aveu que je venais de lui faire, que je vis se dissoudre devant moi pour se fondre dans l'air glacé de la nuit.

Ce fut tout— et je fus surpris moi-même de cet aveu, moi qui ne lui avais jamais dit de vive voix.

Je ne bougeais pas sur le toit, je demeurais légèrement en retrait du hublot, le corps dissimulé, tapi dans la pénombre, qui ne laissait aucune prise aux regards, pour ne pas être repéré des invités, seul le faisceau immatériel de mon propre regard plongeait en contrebas dans la salle d'exposition. Ce n'était pas la première fois que j'apercevais cette grande salle de musée qui brillait à présent de tous ses feux en ce soir de vernissage, je l'avais connue parfaitement déserte, impressionnante de nudité, quand j'avais accompagné Marie pour les premiers repérages de son exposition, je l'avais connue très sombre aussi, quelques jours plus tard, sans le moindre éclairage, inquiétante, ombrée, fantomatique, quand je m'étais introduit de nuit dans le musée et que j'avais traversé en coup de vent l'exposition de Marie dont le montage venait d'être terminé, et je la découvrais à l'instant, vibrante de conversations et de vie, comme si une troisième couche de réalité s'était superposée aux deux autres et venait s'imposer à moi avec une force de conviction indéniable, un effet de réel saisissant, car Marie était là, je l'avais sous les yeux.

Marie, que je regardais fixement, je la voyais, elle, là, son corps, sa peau, sa présence, son aura, son allure, et j'avais envie de pleurer, Marie, dans la lumière, en robe bleu électrique, les yeux légèrement maquillés, les lèvres plus soutenues, d'un rouge vif, franc, écarlate, absolu, Marie, émouvante, détendue, souriante, qui était entourée de quelques personnes, une petite cour d'admirateurs et d'officiels, parmi lesquelles je reconnus son collaborateur Yamada Kenji et le directeur du *Contemporary Art Space* (avec sa barbe poivre et sel, qui lui donnait des allures d'Occidental, de Méditerranéen ténébreux, ombrageux critique d'art espagnol ou austère commissaire d'exposition portugais — le sel et le poivre ne faisant pas tellement japonais). Marie serrait des mains autour d'elle, recevait des compliments, parlait à plusieurs personnes à la fois. A mesure que je l'observais, je me rendais compte qu'il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance, une évidence — elle rayonnait, littéralement, dans ce vernissage —, et je ne sais si au soulagement que j'éprouvais de ne pas la voir malheureuse ne se mêlait pas un pincement d'amour-propre blessé de la découvrir aussi sereine et épanouie si peu de temps après notre séparation. Mais je n'ignorais pas que les apparences sont parfois trompeuses (et, qui sait si, derrière la vitrine de sérénité qu'elle affichait, les larmes ne veillaient pas à l'intérieur — qu'un rien pouvait activer et faire couler à flots).

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je regardais Marie évoluer sous moi derrière la vitre du vasistas dans cette réalité d'aquarium, qui passait fluidement de groupe en groupe, comme un dauphin sinueux dans sa robe bleu électrique, précédée d'une escorte de poissons pilotes empressés qui lui traçaient la voie dans la foule. Elle échangeait un mot avec chacun, riait un instant de bon cœur en exerçant une pression amicale sur un avant-bras, et je regardais sa bouche lumineuse et ravie, que je voyais prononcer de silencieux "bonjour" quand elle serrait la main d'un invité.

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je regardais Marie évoluer sous moi derrière la vitre. Je me rendis compte alors qu'à force d'observer sa bouche — ses déplacements labiaux, la position de sa langue —, je pouvais deviner certaines phrases qui se dessinaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une situation évidente à interpréter, comme quand je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi de ses lèvres, un muet "*nice to meet you*" qu'elle adressait en souriant à quelque Japonais qui lui était présenté. Je continuais de regarder Marie, je ne pouvais détacher mon regard de sa bouche, que j'avais tendrement enserrée dans mon champ de vision, tout près de ses lèvres et m'approchant encore, lui effleurant la langue des yeux dans un furtif baiser mental. Je me mis alors à ressentir une inquiétude diffuse, craignant soudain de suprendre quelque secret ce soir sur ses lèvres, un aveu involontaire, quelque chose que j'aurais dû ignorer et qui aurait pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer depuis le toit du musée. J'imaginai avec crainte être soudain témoin d'une révélation, quelque chose d'intime, de privé, de bouleversant, qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances de notre rupture, mais la seule phrase que je parvins à saisir sur ses lèvres ce soir-là ne m'apprit rien de particulier sur son état d'esprit. Non, cette phrase, la seule phrase complète et cohérente que je pus lire sur ses lèvres, du pur Marie, qu'elle avait dite les yeux brillants, avec une sorte de franchise souveraine, c'est : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque" Du pur Marie.

Note. Accentuer la présence sur le toit, ma position par rapport au vasistas, les genoux, le grand manteau gris noir dont les pans touchent le sol.

Les lumières bleues sur le toit : un collier de diodes bleues lumineuses.

Présence du ciel.

Le passage d'un métro au loin, présence des environs, la proximité du petit lac dans la nuit

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit.

Je la regardais et j'avais envie de pleurer.

et je regardais Marie, je ne l'avais pas quitté un seul instant des yeux durant cette interminable minute, longue comme une histoire d'amour, un, comme un tremblement de terre, pendant laquelle je l'avais épiée en pleine nuit dans Tokyo depuis le toit du *Contemporary Art Space de Shinagawa* — avant de redescendre des toits et de quitter le musée par une porte dérobée réservée aux camions de livraison. (?)

Mieux visualiser l'intérieur de la salle d'exposition.

Mieux voir Marie.

Marie, une étrangère.

Je regardais Marie sans la comprendre.

lecture labiale

identifier les sons et leur donner un sens

observer les mouvements des lèvres d'une personne pour deviner ce qu'elle dit

ouverture de la bouche, position de la langue, présence des dents.

La personnalité réduit à la bouche.

La langue de Marie, sur laquelle se je focalise, gongler la scène, la fantasmer
proximité de la bouche de Marie s'approcher, en esprit, de sa bouche, comme si
j'allais l'embrasser comme un baiser (?)

L'amour, comme le temps

Ou bien l'amour cesse, ou bien il demeure, il persiste, notre amour est comme le
temps lui-même, immobile et en mouvement. Pour durer, l'amour doit finir en continu,
s'éteindre en permanence, au rythme du temps qui passe, toujours à la fois présent et
déjà passé.

L'amour, ce que j'en sais.

Il y avait une grande majorité de Japonais dans la foule, quelques visages, très peu,
m'étaient familiers,

FOULE DE COCKTAIL : — je ne percevais que des détails isolés —, foule
bruisante de cocktail qui semblait agitée de courants internes qui la mélangeaient et
la recomposaient sans cesse, à la fois immobile et en mouvement, elle se distendait
parfois en de molles excroissances momentées et se recomposait aussitôt, quelques
individus se frayaient un passage en son sein, avançaient de profil, un verre à la
main, jouant de l'épaule pour gagner quelques mètres et rejoindre un sous-groupe
dans lequel ils s'intégraient, se diluaient instantanément, des invités entraient
lentement dans la salle à jet continu, hommes austères, une main dans la poche, qui
restaient sur le pas de la porte et inspectaient les lieux avec une moue distante,
d'autres repartaient, disparaissaient dans une autre salle.

Note (avril 2010) :

Une approche visuelle - conceptuelle - du néant

Une réflexion sur le néant, le non advenu, le potentiel

faire une différence entre le néant qui a été — son passé, les morts que nous avons
connus — et le néant qui n'a pas été (qui est resté comme une potentialité jamais
accomplie)

le néant avant la vie, après la mort

voir vieillir (?)

les yeux rivés

Arrêt sur image

cf. appareil-photo : le mouvement serait arrêté, rien ne bougerait plus, ni ma présence
ni mon absence, il y aurait là toute l'immobilité qui récede la vie et toute celle qui la
suit, à peine plus lointaine que celle que j'avais sous les yeux

Plus tard (ou mentalement) : j'embrassai ses paupières closes qui palpitèrent comme un papillon sous mes lèvres

en la regardant, lui dire je t'aime à voix basse dans la nuit, moi qui ne lui avais jamais dit "je t'aime" en sa présence, je le lui dis là, à voix basse, dans la nuit, agenouillé sur le toit, une légère buée s'échappant de mes lèvres dans la nuit et le froid piquant

"la main se trouva déchargée des tâches artistiques les plus importantes, lesquelles désormais furent réservées à l'oeil (rivé sur l'objectif)" Walter Benjamin

Immobilité

et alors les lèvres de Marie s'étaient animées de vie

et qui s'imposa à moi avec une force de conviction indéniable, un effet de réel saisissant, car Marie était là, je l'avais sous les yeux.

Lorsque je la vis j'éprouvai un immense soulagement
Un relâchement de la tension, fin de l'inquiétude
et je faillis repartir aussitôt car je sentais gêné de l'observer à son corps défendant, à son insu, alors que j'aurais pu descendre et aller lui parler
Mais j'étais attendri de l'observer et je m'atardai un peu, pas longtemps, encore un trentaine de secondes — en tout, je n'avais pas dû rester plus de deux ou trois minutes sur le toit —

Je souriais en la regardant

J'étais attendri.

Je la détaillai (?)

une des dernières fois que nous nous étions aimés, j'avais embrassé ses paupières closes qui avaient palpité sous mes lèvres comme un papillon qui

Je reconnus même le directeur du Contemporary Space de Shinagawa, un peu plus loin, dans un autre groupe, que j'avais rencontré quelques jours plus tôt en compagnie de Marie. Il portait toujours la même veste pied de poule (?)

Et alors les lèvres de Marie s'étaient animées de vie

les yeux rivés

Février

et dont elle pensait qu'elle ferait meilleur usage à Paris (ce en quoi elle se trompait, car l'été suivant, elle le ramènerait à l'île d'Elbe)

, non pas le fait de la séparation, j'aurais très bien pu supporter que Marie s'éloignât de moi quelque temps, j'aurais même pu le souhaiter ardemment si nous n'avions pas rompu — parfois, quand nous vivions ensemble, il nous arrivait de ne pas se voir pendant plusieurs semaines, sans que nous en souffrions le moins du monde, car

nous avons la certitude que nous nous retrouverions — mais, ce qui était maintenant nouveau pour moi,

Je voulais revoir Marie — dès que je m'éloignais d'elle de quelques centimètres, je voulais la revoir, rien n'aiguillait autant mon amour pour elle que son éloignement (et je ne parle même pas de son absence).

une excoriation des apparences et des statuts mondains,

c'était l'émanation soudaine d'un jaillissement de joie sans mélange, un ravissement pur, natif et indicible, la simple béatitude d'être au monde, qu'elle éprouvait parfois, Marie, mon amour, émouvante comme personne, le visage en pleurs qui souriait dans des larmes de joie. J'ignore si elle avait déjà éprouvé cette forme d'exaltation particulière qu'on appelle le sentiment océanique — si elle l'avait éprouvé intimement — mais tout, dans son attitude dans la vie, témoignait d'une aptitude, d'une *disposition océanique*. Elle avait cette *disposition océanique*, elle avait ce don, cette faculté rare, qui lui permettait de ne faire qu'un avec le monde

une harmonie entre soi et l'univers.

Il y avait chez Marie une abstraction de la dimension sociale de la vie, une abrasion, et elle se promenait dans l'existence comme si elle était en permanence toute nue, le « comme » étant même superflu avec elle, tant elle évoluait souvent vraiment toute nue, non pas comme les cordonniers qui sont toujours les plus mal chaussés, parce qu'elle était couturière, mais parce que cette nudité, partielle ou de préférence totale, à la maison ou dans la nature, au nez éberlué de créatures qui la suivaient des yeux avec ravissement, papillon qui avait trouvé son alter ego dans les feuillages ou petits poissons frétilants entre deux eaux, quand ce n'était pas moi-même, témoin fortuit de son innocente excentricité, qui pour un rien la faisait se balader les fesses à l'air sous une vieille chemise bleu ciel de son père dans les jardins de la propriété, mais parce que cette nudité était le signe de son adéquation consubstantielle au monde, dans ce qu'il a de plus essentiel, universel et permanent depuis des milliers d'années.

Comme nous revenions de l'île d'Elbe où nous venions de passer deux semaines ensemble, c'étaient ces images qui me revenaient naturellement de Marie à présent, Marie dans la mer ou Marie qui se faisait sécher nue sur les rochers. Je la revoyais alors, en fin d'après-midi, dans le petit jardin de son père, vêtue d'un simple maillot de bain, abaissé et roulé à la taille, comme un travailleur de force qui a descendu son tricot pour se donner du cœur à l'ouvrage, et parfois même vêtue de moins encore qu'un maillot de bain — pour cacher son intimité ne restait alors, comme dans la peinture classique, que les hasards bienheureux de sa chevelure en mouvement et l'ombre palpitant des branchages, à travers lesquels se devinait sa silhouette dénudée accroupie au pied d'une jarre, la peau de ses épaules ocellée de miroitements de soleil, et les deux mains dans le terreau, qu'elle malaxait et tassait autour de jeunes pousses, en alimentant les plants qu'elle venait de repiquer avec le ru maigrelet du tuyau d'arrosage enroulé à ses pieds.

Mais à peine commençais-je à me laisser aller à médire de Marie que, par une sorte de solidarité réflexe, j'en venais aussitôt à prendre sa défense, à la protéger, me faisant un devoir de la défendre des attaques extérieures, comme si, finalement, je pouvais être le seul à pouvoir penser du mal de Marie (même si, en toutes circonstances, elle atteignait sa dimension cosmique avec aisance),

Maurizio. Portrait de ses relations avec Marie. Elle le connaissait depuis qu'elle était enfant, elle avait cueilli des fruits avec lui, il lui avait montré les , il lui avait appris à

Marie, toujours plus prompte à manier l'hyperbole que la litote, me dit qu'elle devenait aveugle, alors qu'elle avait besoin de lunettes.

(Marie, toujours plus prompte à manier l'hyperbole que l'euphémisme, m'avait dit cet été à l'île d'Elbe qu'elle devenait aveugle, alors qu'elle avait besoin de lunettes, rien de plus, apparemment).

Réflexion aux toilettes. Se laver les mains devant le miroir.

Septembre, octobre : désordre sentimental.

Aventures multiples, j'avais des amoureuses et des petites amies, j'avais des liaisons, des aventures d'un soir, des intrigues et des passades. Je m'étonnais moi-même de cette pléthore à laquelle je n'étais pas habitué, et, telle une chatte qui n'y retrouverait pas ses petits, je m'y perdais un peu au milieu de toutes ces chattes. Il semblait même que le désordre sentimental dans lequel je me trouvais me donnait une aptitude particulière à séduire, peut-être parce que je n'y attachais aucune espèce d'importance, et que, ces nuits passées avec d'autres femmes, indépendamment du plaisir sexuel que j'éprouvais, me laissait le matin une amertume dans la bouche et une insatisfaction au cœur. Seule Marie occupait mes pensées, et je me rendais compte en définitive que vouloir aimer toutes les femmes c'est n'en aimer aucune, et qu'essayer de n'en aimer qu'une, c'est les honorer toutes.

et que, finalement vouloir aimer toutes les femmes c'est n'en aimer aucune, et essayer de n'en aimer qu'une, c'est les honorer toutes

Marie, toujours plus prompte à manier l'hyperbole que la litote, me dit qu'elle devenait aveugle, alors qu'elle avait besoin de lunettes.

(Marie, toujours plus prompte à manier l'hyperbole que l'euphémisme, m'avait dit cet été à l'île d'Elbe qu'elle devenait aveugle, alors qu'elle avait besoin de lunettes, rien de plus, apparemment).

Freud n'aimait pas le téléphone, d'après Barthes — et comme on le comprend.

Notre personnalité, aussi construite soit-elle, solide et fermement établie, est beaucoup plus malléable qu'il n'y paraît et interagit nécessairement avec les personnes que nous côtoyons, nous faisant mettre en avant certains traits de notre caractère avec certaines personnes qui restent dans l'ombre avec d'autres. Face à la fantaisie de Marie, sa liberté viscérale, son indépendance foncière, je me sentais sec comme un galet, rigide, emprunté, mais, en l'absence de Marie, quand je me trouvais en d'autre société, il m'arrivait aussi de développer très naturellement ces qualités d'insouciance et de légèreté, qui existaient en moi mais demeuraient vaines, inexploitées et contenues quand je me trouvais en présence de Marie. Mais, si c'était en compagnie d'une autre femme que je déployais ces qualités et faisais preuve de cette légèreté et de cette désinvolture, j'éprouvais une gêne secrète de faire un aussi manifeste emprunt à Marie sans citer mes sources. Je me sentais, en quelque sorte, imposteur et craignais même d'être découvert — qui sait si, sous mon aisance de façade, ne perçait pas un peu de ma raideur inquiète.